

théâtre

## Faim d'amour

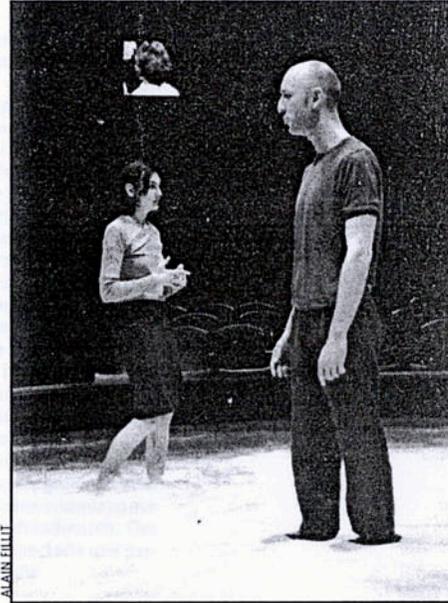
**D'UN PROJET THÉÂTRAL COMMUN VOULU PAR HUBERT COLAS AVEC CHRISTINE ANGOT, CE SONT DEUX PIÈCES AUTONOMES QUE L'ON DÉCOUVRE SUR LA SCÈNE DU MERLAN, PARTAGEANT LA MÊME SCÉNOGRAPHIE MAIS QU'UN ENTRACTE VIENT, EXPLICITEMENT, SÉPARER.**

Alors voilà, difficile de se camper dans la posture du critique face à un tel objet, difficile aussi d'avoir l'esprit neuf du spectateur le découvrant. Le sentiment d'en savoir trop et pas assez, pris en otage quelque part dans le cheminement parcouru de guingois par deux écritures. Une véritable histoire d'amour en soi, déçue, non satisfaite, émaillée, on le devine, de malentendus... Mais qu'importe ? N'est-ce pas le jeu de toute création vouée à donner à lire, à donner sens et émotions, avec ou sans les mystères de sa « fabrication ». Oui et non. Car avec une Angot, les règles sont un peu bousculées. Son écriture convoque, livre, boussule, dénude, déjoue sur le papier la sourde intimité d'une vie, celle de Christine pour ne pas dire la sienne, devenue ambigu objet de fiction. La distance qu'impose de fait l'acte d'écrire, avec Angot, se place sous d'autres cieus que ceux de la pudeur et de l'allusion. Bizarrement c'est dans les méandres d'une parole immédiate, directe, sans détours, qu'elle s'exprime. Ou dans les réfutations que l'auteur ne se lasse pas d'opposer à de -toujours périlleuses- interprétations de son « œuvre ». Avant que ne s'achève *La Fin de l'amour* donc, Christine Angot, prend la parole, à la 3ème personne, par personnage interposé, pour dire son désaccord.. avec son propre texte - délais trop courts - qu'elle aurait effacé sur l'écran sans regret. Ou parce qu'ensuite c'est au metteur en scène d'y poser sa lecture, et de la rendre publique...

Hubert Colas a confié le rôle de Christine à Dominique Frot, hypnotisante par la force de sa solitude. Solitude de l'actrice face aux spectateurs qui l'encerclent, face aux autres acteurs, personnages anéantis par la cruauté d'une parole « bulldozer » qui ne leur laisse que de rares échappées, seule encore avec un texte qui semble avouer son impuissance à se rompre au

sujet : la fin, les fins de l'amour. Dominique Frot, seule enfin aux prises avec une mise en scène qui n'épargne pas, cette fois, l'écriture

d'Angot, ponctuant ses errances de « tubes sentimentaux » à deux balles (*J'oublierai ton nom* par le duo Thierry Raynaud-Juliette Bineau vaut le détour), encadrée par des téléviseurs évoquant - mais est-ce sûr ? - les interminables tête-à-tête de mauvaises série B. Dominique Frot destabilisante, capable de donner à une hystérique énumération de fourchettes et de couteaux, l'émouvante fragilité de la perte. Pause. Avant de reprendre place, cette fois devant la réponse de Colas à Angot (comment le sentir autrement). *Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas*, trouble d'emblée le jeu de la fiction, énonçant le mensonge d'une réalité appelée, celle des histoires d'amour liant ou ayant uni les acteurs présents. Des règles sont campées, rappelées de temps à autre par un irrésistible Monsieur Loyal (Boris Lémant), chacun est libre de s'y plier ou non. Et la valse des doutes et certitudes de s'élaner. Entrecroisements de mises au point, tendres ou cruelles, déjantées ou amusées dans l'arène aquatique qui tient lieu de scène. Et cela prend vie, là, sous nos yeux de spectateurs, jusqu'au doute qui saisit chaque acteur-personnage face à son propre rôle dans l'histoire. Dans ce cirque impitoyable de l'amour, dans lequel on est venu prendre place. ● D.H.



*Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas.*

par Joëlle Gaillot

Théâtre du Merlan, la scène se passe en plongée profonde, dans les entrailles du théâtre, descente abrupte sur le plateau, une arène de fauteuils pour le public entoure une piscine circulaire, eau bleue, verte, autour les comédiens, trois hommes, quatre femmes, choisis pour illustrer ce traité de l'amour qui coule à pic et du désir qui boit la tasse.

Acte I de la démonstration, Christine Angot, *La fin de l'amour* est le titre de son texte.

*La fin de l'amour* au départ c'est un monologue, plusieurs voix d'hommes et puis celle d'une femme, ramassées en un seul corps, celui de Dominique Frot qui s'y colle. Seule, au milieu de sa piscine, en pantalon et pull léger, pieds nus, seule au milieu des regards et de l'écoute, s'adressant à tous et observant chacun. Une silhouette frêle, menue et une voix surtout, une voix éraillée, venue du fond d'on ne sait quoi, rappelée d'on ne sait où. Elle est superbe Dominique Frot, sur le fil, toujours juste à la crête de l'émotion flottant au fait des mots de l'auteur, pointue, aiguë, perçante. Elle offre un moment de théâtre continu, tenu avec ses pieds qui brassent l'eau et sa voix qui porte la parole d'Angot, une parole violente, agressive, rentre dedans mais de dedans aussi toute rentrée de douleur, une parole qui affirme, questionne, interroge qui dérange et agace, une parole, on s'en doute obsessionnelle, narcissique, répétitive, égocentrique et paranoïaque et donc dans le même temps, attentive comme jamais à celui qui fait face. Christine Angot fustige la perte du désir et la fuite de l'homme, le mensonge et le faux-semblant, c'est un auteur qui se flagelle et s'auto flagelle, qui trace à la serpe dans la jungle des émotions, que du brut, du brutal, de la profération qui n'attend que le corps pour devenir chair. C'est une heure et demie de tension sans détente autorisée sauf les moments judicieux, habiles et si malicieux de chansons de variété sirupeuse, genre France Gall et compagnie, introduite là par le metteur en scène qui sait créer des bonnes équivalences. Voilà de l'humour comme on l'apprécie. Christine Angot telle qu'en elle-même clôt le texte par un épilogue à la Angot, je cite : "Christine Angot refuse que la pièce soit jouée sans cet épilogue, cette mise au point " et un peu plus loin elle affirme , «elle s'est dit qu'il fallait dire au public que ce n'était plus ça son écriture".

En deuxième partie de spectacle, le relais se fait avec les autres comédiens, c'est Hubert Colas qui est l'auteur *de Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas* et toujours lui Colas, le metteur en scène. Dominique Frot se pose et sous son œil particulièrement complice, les autres acteurs à leur tour s'animent. Tous, absolument tous, singuliers, saisissants, uniques, des comédiens étranges choisis sans doute pour cela, ce trouble que chacun véhicule, porte en lui et communique, des comédiens qu'on a envie de regarder et d'écouter, ouf, ça faisait longtemps. Du texte de Colas on a ce sentiment qu'il dévoile plus, que jamais auparavant, des choses de son auteur, des choses de cœur et des choses de sexe, sans doute poussé à l'aveu, à ce jaillissement du réel dans le fictif, sans doute boosté aussi dans son écriture par la brutalité de Christine, Christine Angot, Hubert Colas.

Autour de la piscine, en l'air des écrans vidéo poursuivent en gros plan les visages des comédiens, le spectacle est double, pour de vrai ou pour de faux. C'est bien sans doute la bonne question qu'il faut se poser devant le diptyque. En premier, Christine Angot, à sa juste place, décidément celle affirmée de la devancière, celle qui ouvre, ouvrira la porte grand, aux petits frères et petites sœurs, chercheurs avérés en auto-fiction, en second Hubert Colas qui sur nous bluffe drôlement et comme auteur et comme metteur en scène. Réjouissant, c'est vraiment réjouissant d'aller à Marseille et d'y voir cela. Ça, ça aussi c'est le théâtre.

« La Fin de l'amour » à la Ménagerie de verre

# La sœur de Mme Angot

THÉÂTRE



Dominique Frot et Franck Landron dans *La Fin de l'amour*, à la Ménagerie de verre. (Photo Pascal Gély/Bérand.)

**Ceux qui n'ont pas vécu** la fin d'un amour auront du mal à comprendre. D'autant que c'est Christine Angot qui raconte cette rupture. Qui se raconte. Parce que Mme Angot, ce n'est pas l'ego qui lui fait défaut ! On a droit à tout. Sous tous les angles. Dans toutes les positions, pourrait-on dire. Alors on peut comprendre qu'un amant normalement constitué puisse être tenté de prendre la fuite... C'est évidemment ce qui arrive à Christine. Et elle nous livre son désespoir, sa souffrance, ses interrogations, ses remises en cause, avec une lucidité dérangeante. A la limite de la complaisance, sans doute, mais basta !

Angot n'est pas Duras. Sa langue est plus authentique, plus charnelle, plus constitu-

tive de son être. Elle ne fait pas barrage. Elle vit et peut mourir avec elle. Angot ne construit pas une œuvre, elle crie. Et c'est pourquoi on est si souvent injuste avec elle. Maintenant, on peut ne pas supporter. L'impudeur comme un des beaux-arts, le moi haï jusqu'à la dévotion peuvent agacer. Mais que d'émotions ! Que de force dans ses images, que de puissance dans son verbe, ici si bien incarné !

« Cassez-vous ! » semble dire aux spectateurs Dominique Frot, l'interprète, avant même que le spectacle ne débute. Personne n'obtempère. Chacun sent bien qu'il va assister à quelque chose d'exceptionnel. Spectateur, c'est aussi être voyeur. Mais, parfois, il faut assumer.

**CRITIQUE** ♥♥ Elles devaient se rencontrer, ces deux-là : Christine Angot et Dominique Frot semblent comme deux sœurs siamoises. La blessure d'Angot devient la blessure de Dominique. Et c'est assez extraordinaire. Dominique Frot est une formidable comédienne. En vieillissant, elle est moins prisonnière de sa voix rauque si particulière, si incroyablement étrangère dans ce corps si frêle. Elle peut ainsi plus facilement jouer de mille facettes. Et ne s'en prive pas. Elle rit, elle pleure, elle vibre, elle s'emporte et nous emporte. Ce genre de projet, ainsi transcendé par le génie de son interprète, n'est plus seulement une aventure personnelle. On en sort remué.

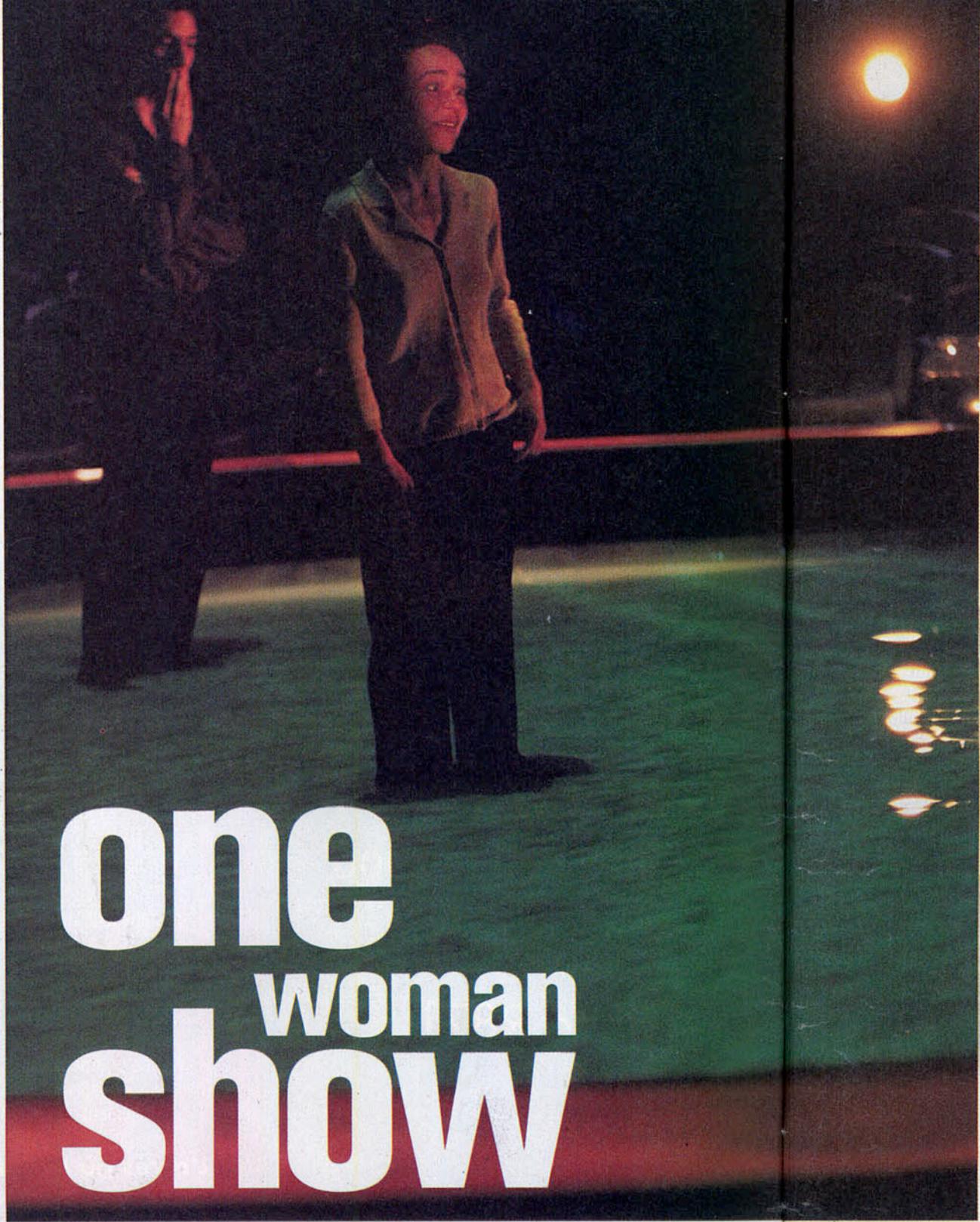
JEAN-LUC JEENER

Ménagerie de verre, 20 h 30. Tél. 01.43.38.33.44.

**Hubert Colas s'associe à Christine Angot pour *La Fin de l'amour*, où il met en scène les signes cliniques du début de la fin. Un grand déballage magnifique de pessimisme lucide.**

**M**arseille, quartiers Nord. L'endroit est tellement caricatural qu'on le croirait posé là pour un décor de film. Au-dessus d'une autoroute, à 7 kilomètres du Vieux-Port, l'énorme bloc de béton se présente en grosses lettres sans doute visibles de la mer : centre urbain. Le logo de Carrefour emblématise le tout, et c'est là, à côté du commissariat, avenue Raimu exactement (!), qu'Alain Liévaux, directeur du Théâtre du Merlan, et son équipe pensent et repensent ce que l'expression "service public" veut dire. Ici, sans déclarations révolutionnaires, le prix moyen des places est de 34 € et l'on a soin de ne rien brader de la qualité et de l'exigence. L'entreprise paraît démesurée, relevant d'un militantisme de chaque jour avec un ministère de la Culture qui, une fois encore, semble porter moins d'attention à ces actions essentielles qu'à l'augmentation du budget de la Comédie-Française.

Dernière production sur la planche : un spectacle signé Hubert Colas pour la mise en scène et pour une moitié du texte, l'autre moitié étant une commande passée à Christine Angot. *Taktik*, notre excellent confrère marseillais, barrait la une de son édition du 1<sup>er</sup> au 8 mars avec ce titre : "Angot + Colas : l'écriture impossible". A voir. On qualifiera plutôt dans un premier temps l'expérience de sacrement gonflée, casse-gueule à souhait. Tant et si bien que Christine Angot a cru bon de finir son texte ainsi : "La pièce s'appelle La Fin de l'amour. C'est Hubert Colas qui a fait la mise-en scène. Il a commandé une pièce à Christine Angot. C'était en juillet 98, juillet ou août 98. Ils se sont rencontrés le 14 juin à Nîmes. Il y avait une sorte de colloque sur le théâtre. Ils ont eu une sorte de coup de foudre



# one woman show

réci-proque. Dans la foulée, le projet de travailler ensemble est né. Christine Angot n'arrêtait pas de lui préciser qu'elle trouvait les délais un peu courts. Hubert Colas n'en a fait qu'à sa tête. Il n'arrêtait pas de lui dire qu'il était dans des logiques de compagnies et qu'il ne pouvait faire autrement. (...) Et puis il lui disait "Je sais très bien que tu es capable d'écrire vite." Il y a eu beaucoup de discussions, il y a eu quelques désaccords, plus ou moins exprimés d'ailleurs,

sur la distribution. Plus ou moins avoués, plus ou moins dits. Et puis d'un commun accord, tacite, toujours, ils ont fait chacun leur travail. Avec le respect mutuel nécessaire. Christine Angot a décidé d'ajouter ce dernier acte pour que les choses soient claires. Parce que les gens poseront ces questions, sur la rencontre, pourquoi, comment. Donc autant couper. C'est la technique de Christine Angot. Souvent. (...) Voilà, la pièce est là, Christine Angot refuse

que la pièce soit jouée sans cet épilogue. Cette mise au point." Voilà donc pour la genèse, mais entendons-nous bien sur le mot "pièce".

Dans ce texte, Christine Angot ne connaît qu'un personnage, ne s'intéresse qu'à une seule grille de sentiments, ne sait transmettre que ce qu'elle tente de connaître le mieux : elle-même. A partir de là, il suffit d'accepter que la première partie de ce spectacle soit un one-woman show avec une Christine Angot incarnée par une comédienne qui prend ce texte en bouche comme personne : Dominique Frot. Rappelons quelques noms qui figurent sur le CV de cette actrice : Brook, Régy, Verret et Ostermeir.

Et si l'on voulait une seule preuve de la force du texte d'Angot, ce serait bien celle-là, cette comédienne à l'immense expérience se laissant dépasser par l'événement. Impossible pour elle de constamment maîtriser ses émotions, les larmes lui viennent sans contrôle et, d'une certaine manière, on a du mal à lui en vouloir. On assiste à un déballage d'intime qui ne peut laisser de côté aucun des spectateurs. Le thème est dans le titre : la fin de l'amour. Description clinique des signes qui

marquent le début de la fin, du faisceau d'indices que Christine Angot pose sur la table pour casser, massacrer une relation avec des conclusions à répétition qui s'étalent de "Je pense que tu es toc. Je pense que ta vie ne valait pas la peine d'être vécue", ou "Je vais finir par la détester ta bouche qui ne dit rien sur moi" en passant par ces deux reproches qui touchent juste : "(...) toutes mes caresses tu les trouves normales..." et "(...) si on restait ensemble,

tu ne m'embrasserais plus jamais pour rien...". Angot rejoint là avec bonheur les *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes à travers cette immense précision et cette justesse dans la recherche des signes de la fin. Certes, elle n'a pas beaucoup creusé du côté d'Epicure, et ses excès arrivent à produire parfois une caricature d'elle-même, entraînant alors les rires des spectateurs qui ne la suivent plus sur ce terrain miné. Mais le projet ne s'en ressent guère car les très subtiles mises en scène et scénographies d'Hubert Colas déstructurent suffisamment la perception pour que l'on puisse découvrir ce qui se passe entre les lignes.

Les comédiens évoluent dans un bassin circulaire et passent le plus clair de leur temps à se déplacer dans 50 centimètres d'eau. Leur démarche, l'humidité permanente, les chutes mettent l'instabilité à fleur de peau. Quatre moniteurs retransmettent des gros plans live ou des images enregistrées et offrent parfois un côté *Ça se discute* de Delarue ou, à l'occasion d'un remake hilarant de Stone et Charden, une ambiance Drucker du pauvre. Avec "ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas", Colas donne une réplique à Angot au sens tellurique du terme. Ses six personnages qui rejoignent la vraie-fausse Christine font du théâtre le jeu de leur propre vie, et même si à Marseille quelques bonnes journées de répétitions manquaient cruellement à la fluidité, les personnages étaient là et bien là pour la plupart d'entre eux, à commencer par Boris (Boris Lémant) et Thierry (Thierry Raynaud). Moins centré, moins concentré, le texte d'Hubert Colas offre au spectateur un champ d'exploration plus vaste. Ses fins d'amour y sont usantes, plus troubles, les registres y sont plus divers.

"(...) On se dit. Amour. On regarde. On voit

**Christine Angot ne s'intéresse qu'à une seule grille de sentiments, ne sait transmettre que ce qu'elle tente de connaître : elle-même.**

le mot dans les yeux. On sait. La fin sera triste. On le sait. Il faut continuer la nuit. "Encore s'il te plaît."

Disparaître au jour. S'envelopper dans le cul. Renaître

ailleurs. Anéantir quelque chose. Arrêter de jouer quand nos corps ne se rencontrent pas. Disparaître dans le jouir. La fin sera triste. On le voit que la fin sera triste..."

Pierre Hivernat Photo Bellamy

Au Théâtre de Mâcon les 16 et 17 mars, tél. 03.85.38.50.63, et en octobre à Montpellier. Nouvelle vague, autre texte de Christine Angot mis en scène par Hubert Colas, à Bordeaux du 21 au 24 mars et à Montpellier le 29 mars.

Au théâtre du Merlan

# Derniers soubresauts de l'amour

Par la voix de comédiens exceptionnels, Christine Angot et Hubert Colas dialoguent, se demandent comment finit l'amour, et comment on vit après.

Ce spectacle hybride est composé de deux pièces successives. La première, *La Fin de l'amour*, fut commandée à Christine Angot par Hubert Colas ; la seconde est une réponse du metteur en scène, intitulée *Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas*.

## Angot, le sujet qui n'aime plus

Tout commence par un texte très intime, un monologue presque ininterrompu, racontant d'une seule voix comment une femme met fin à un amour. Elle nous dit son épuisement avant la rupture, sa rage et ses frustrations, et puis la peur ensuite d'avoir mal agi, l'isolement enfin et les regrets.

Le procédé, rudimentaire, est exploré dans toute sa richesse dramatique. Cette femme se considère, se livre, nous entretient, invective son amant et puis prend sa place. Inventant avec ses mots à elle la réponse qu'il aurait pu lui faire. Qu'il lui a faite sans doute, avec ses mots à lui.

Elle raconte ensuite l'affolement des lendemains, l'attente, et plus tard parle de

cet amour avec les autres comédiens qui comme nous la regardent.

Le jeu est donc infiniment varié puisque le personnage investit tour à tour chaque registre habituel du monologue, plus quelques autres moins attendus. La beauté du spectacle repose sur ces figures autour d'un thème, sur cette progression à la fois narrative et dramatique, et puis sur cette identification que l'on opère entre l'auteur, le personnage et la comédienne.

Il faut dire que Dominique Frot nous stupéfie. Elle est Christine totalement. Elle pleure, rit. Elle souffre avec une vérité saisissante, sans distance visible, totalement identifiée au personnage qu'elle joue, à l'auteur qu'elle représente. Sa voix sublime, éraillée, dispense avec une égale justesse la colère, l'ironie et la douleur de ce texte poétique qui s'énonce comme un flot de pensée.

Cette rupture en devient peu à peu familière et l'on se prend à s'identifier au personnage. D'autant que la scène, circulaire, enferme la comédienne sous le regard des spectateurs, et que des écrans vidéos nous renvoient

sans cesse son image agrandie, plus proche encore, comme volée, sous des angles qui nous permettent d'épier tout ce qu'elle ne nous montre pas.

L'eau encore ajoute à l'intimité. La scène est un grand bassin dont le murmure nous rappelle le clapotis des fontaines, le repli des thermes, des salles d'eau. Il évoque aussi quelques métaphores, la matrice, la purification ou le baptême, comme si achever d'aimer nous lavait finalement de quelque chose.

## Colas, l'objet mal aimé

La réponse d'Hubert Colas, après l'entracte, nous fait changer de point de vue. On passe ainsi du sujet qui n'aime plus à l'objet mal aimé, délaissé, abandonné. Ces objets soudain se mettent à parler tous ensemble, puis tour à tour, seuls ou en duos. Par moments, ils s'adressent à quelques spectateurs, parfois au public tout entier.

Puisque le texte d'Angot jouait sur l'unique, celui de Colas lui répond par du multiple. *La Fin de l'amour* conduisait une histoire. *Ces*

*objets aimés...* est musical, fugué, à plusieurs voix. Et le décor, pourtant identique, se transfigure. Le bassin circulaire devient une arène, une piste où l'on glisse et où l'on s'abat, et les angles de vue se multiplient, les télés ne traquant plus l'intime mais l'affolement, le simultané.

Mais, en dépit de ces oppositions, l'hydre à deux têtes fonctionne bien comme un spectacle. Parce que les deux textes se répondent et parlent, au fond, d'une même voix, crue sans vulgarité, banale sans trivialité, violente aussi, sans agressivité.

Et puis parce que *Ces objets aimés...* est également servi par des comédiens exceptionnels, habitués, qui donnent une dimension fulgurante à certaines confidences, comme Thierry Raynaud qui fait le lien entre les deux pièces et nous bouleverse tout au long par son tourment d'*Objet*.

Agnès FRESCHÉL

Au théâtre du Merlan, scène nationale de Marseille, jusqu'au 11 mars à 19h (ven. et sam. à 20h30).

Rens. : 04 91 11 19 39.

# L'amour, le vrai, le faux

Colas-Angot

**L'amour, ça fait mal, surtout à la fin. Sur ce thème éternel, Christine Angot nous égare entre réel et fiction. De cette ambiguïté, Hubert Colas fait la matière même de sa mise en scène. Une œuvre troublante, même si l'on ne partage pas les obsessions de Colas.**

Est-il important de savoir si ce qu'on lit est la vraie vie de l'écrivain ou pur imaginaire ? Et quelle est cette curiosité qui pousse le lecteur à vouloir toujours répondre à cette question ? Se demander si Christine Angot utilise sa vie intime comme matière première de ses œuvres, est-ce essentiel pour entendre ce qu'elle nous dit ? On pourrait croire que oui. La parole critique autour de l'auteur de *L'inceste* évoque toujours, avec une sorte de bruissement malsain, la source autobiographique à laquelle puise son écriture. Cette interrogation sur les relations troubles qu'entretiennent la vérité et la fiction, l'intime et l'universel, l'écrivain et le public, est au cœur de la dernière création qu'Hubert Colas a présentée au Théâtre du Merlan. Un véritable tour de force où l'écriture de Christine Angot, quête vertigineuse de la vérité des sentiments, est exacerbée par une mise en scène féroce et efficace. *La fin de l'amour*, version Angot, est d'abord une vraie réussite littéraire. Un texte qui fouille sans complaisance dans la chair des sentiments. Avec la cruauté de la lucidité, l'exigence folle d'absolu, la parole d'Angot livre au monde en même temps qu'à chacun de nous la somme enfouie des émotions. Il y a chez l'écrivain la part de la douleur et de la délivrance qui sont celles d'un accouchement. Ce qui naît de là, c'est l'impression terrible d'être libérés d'un silence, d'une incapacité de dire et d'être. En creusant jusqu'à leur racine les sentiments, Christine Angot nous les rend violemment sensibles. Une dissection

plus encore qu'une mise à nu. La fascination est d'autant plus forte qu'Hubert Colas met en scène le texte avec une même vorace cruauté. Il nous livre la comédienne Dominique Frot, fragile et intransigeante, seule dans l'arène liquide où les émotions pataugent, nous englottissent, nous noient. Sentiments universels, expériences intimes : sur des écrans vidéos, le visage de la comédienne est scruté, cerné, jeté en pâture au monde. La mise à nu se poursuit, jusqu'aux plus intimes limites, tandis que sur la scène l'actrice explore le territoire du sentiment amoureux, terrain miné par les contradictions du désir, le besoin d'être aimé, impossible à assouvir, la peur d'aimer, assassine.

## Ni vrai ni faux

Dominique Frot porte sur ses frères épaules et jusqu'à la démesure, l'énorme charge émotionnelle que charrie le texte de Christine Angot. Elle est extraordinaire, elle aussi téméraire et jusqu'au boutiste, habitant chaque syllabe de chaque mot, présente jusque dans ses silences, bouleversante dans son obsédante volonté de mettre au jour les plus intimes ressorts de sa relation à l'autre. Elle est le théâtre de nos secrètes fissures, miroir de nos desirs et de nos peurs mêlés. Peu importe alors de savoir à quelle source puise l'artiste, l'essentiel est dans l'ouverture aux autres que sous-tend son écriture, la relation qu'il crée avec le

public, et ce qu'il est capable de nous révéler de nous-mêmes. L'ambiguïté entre le vrai et le faux est l'essence même de toute création artistique. Et Hubert Colas poursuit avec témérité l'expérience en proposant, en réponse à la pièce de Christine Angot, *Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas*. Un texte qui instaure d'emblée le trouble en se présentant comme une épreuve de théâtre-vérité, avec ses règles, qu'on transgresse comme malgré soi, son apparence, soigneusement réglée, de semi-improvisation. Le spectateur est censé assister à la mise à mort des relations amoureuses réellement vécues par les comédiens. D'où une impression de voyeurisme accentuée par les confidences chuchotées, les photographies dévoilées. Violence des sentiments, obsession du sexe : le romantisme latent dans la quête d'absolu de Christine Angot s'engluie ici dans les marécages du désir, réduisant l'amour à des histoires de peaux. Le texte, magnifiquement joué, se passerait d'une certaine complaisance et de ses digressions pseudo-freudiennes. Des moments qui font perdre au spectacle une partie de son intensité émotionnelle.

Dominique Allard ■

*La fin de l'amour* se joue jusqu'au 11 mars au Théâtre du Merlan, 04 91 11 19 20

## Angot-Colas La faim de l'amour

*L'écriture de Christine Angot nous égare entre réel et fiction. Quant à Hubert Colas, il met en scène les mots des autres avec une férocité exemplaire. Mais bute quelque peu sur ses propres obsessions.*  
Page 10



Élable, inscrit la folie de Christine Angot dans sa chair.

THÉÂTRE. A Toulouse, histoires de désamour sans pudeur.

## Dans l'ego d'Angot

### La fin de l'amour

de Christine Angot. Adaptation et mise en scène de Hubert Colas, jusqu'au 28 octobre au Théâtre Garonne, avenue du Château-d'Eau, Toulouse; loc.: 05 62 48 5656.

**N**on mais ne vous gênez pas, allez-y, lisez, lisez donc, ça ne vous gêne pas de lire comme ça dans la vie des gens? Par-dessus votre propre épaule en plus! Vous êtes malade ou quoi? Mais cassez-vous! CA-SSEZ-VOUS! On a la sensation d'être un intrus pris la main dans le tiroir au spectacle de (ou plutôt autour de; ça se passe dans un bassin) *la Fin de l'amour*, pièce de Christine Angot commandée et mise en scène par Hubert Colas, interprétée par l'in vraisemblable Dominique Frot.

Un bassin rond donc, comme on en voit sur les places. Tout autour, des jeunes gens assis sur la margelle, muets, vacants. Vaguement embarrassés, comme encombrés d'eux-mêmes et surtout de celle qui soliloque au milieu de l'eau, frêle silhouette arpentant sans faire d'écume l'élément liquide et dont la tension est perceptible de la pointe des pieds à celle des cheveux.

**Sur les nerfs.** Tension aussi palpable que celle d'un môme épuisé luttant à mort contre le sommeil: «*Je ne dors pas assez. J'en suis à une barrette entière de Lexomil, et à huit comprimés de Spasmine et un Immovane entier. Et je ne dors pas. Combien de temps je vais tenir?*» Elle tient. On peut tenir longtemps sur les nerfs, avec pour carburant ce mélange insensé de douleur, de férocité et d'humour, de pépites de tendresse aussi. Bref avec tout ce qui fait le phrasé de Christine Angot. Il faut une part de folie pour porter ce texte qui ne connaît aucune limite de pudeur (on y apprend le dépit de la fellatrice en activité de voir les bras de son amant pendre bêtement le long du corps), ni de mauvaise foi. Chacun a droit à son petit

paquet. Les moches: «*Et toi, tu as ton espèce de bouche qui baise. Et toi la tête qui part en avant, qui ne suit pas le prolongement de la colonne, c'est moche. Et ton menton qui revient sur le devant. Mais tu ne vas pas me faire croire qu'il y a un mec qui a du désir pour toi, tu ne vas pas me le faire croire ça? Tu ne vas pas me le faire croire.*» Les pas moches: «*La beauté, ça me dégoûte tout autant, si je prends par exemple les danseurs avec leur corps de con.*»

**Répulsion.** Cette part de folie, Dominique Frot, comédienne incontrôlable, de passage chez les plus grands (Claude Régy, Luc Bondy, Bob Wilson, Thomas Ostermeier...) l'a inscrite dans sa chair. Parfois avec répulsion, dit-elle, tant ce texte envahit la voix (érrillée, traînante, quelquefois réduite à un murmure) et meurtrit le corps, tant ces histoires de désamour désarticulent au plus profond.

Autour de cette figure centrale (Christine Angot, sa vie comme œuvre), gravitent les figures amoureuses, tour à tour convoquées, injuriées et détritues. Rôles ingrats, car la porteuse de l'ego d'Angot pulvérise, au propre et au figuré, tout ceux qui l'approchent.

C'est dire le mérite de Jeanne Callas, Vincent Dupont, Françoise Klein, Boris Lémant (père incestueux sinuant autour de la scène-cirque suintant de mauvaise conscience), Peggy Pénaud et Thierry Raynaud, d'arrimer leur présence au maelström central. La mise en scène d'Hubert Colas leur donne quelques points d'appui. Moniteurs vidéo disséminés autour du bassin pour décentrer l'action et capter hors champ l'expression d'un visage; intermèdes de chansons «karaokéisées», dont on s'étonne que l'insondable bêtise fasse tout de même venir les larmes aux yeux ●

ALAIN DREYFUS (envoyé spécial à Montpellier)

«*La beauté, ça me dégoûte tout autant, si je prends par exemple les danseurs avec leurs corps de con.*»  
«*La Fin de l'amour*»

# **La Fin de l'amour**

de **Christine Angot**

Mise en scène d'**Hubert Colas**

D'entrée de jeu, Christine Angot se plaint de sa fatigue et déplore — alors qu'elle en est à une barre entière de Lexomil ! — de ne pas arriver à trouver le sommeil. Ceux qui ne sont pas familiers de son œuvre à la première personne peuvent ainsi craindre de se voir illico noyés sous un flot de lamentations... Il n'en sera rien. En confiant le rôle du double de l'écrivain à Dominique Frot, comédienne d'une extravagance naturelle qui lui donne une fébrilité aussi douloureuse que cocasse, Hubert Colas fait ressortir la cinglante autodérision de cette pièce confession. Pour récupérer l'homme qu'elle aime et qu'elle a abreuvé de reproches, l'héroïne auteur se dit prête, à la façon d'une Edith Piaf, à escalader un mur, à enfoncer une porte, à commettre des actes plus fous encore. Tournant dans un cercle, elle tire à vue sur tous ceux, hommes et femmes, qui tentent de l'apaiser. Ce dispositif scénique d'une extrême simplicité permet au metteur en scène de mettre en valeur l'écriture guerrière d'un écrivain qu'une gloire trop soudaine et bruyante a sérieusement mise à mal. **J.S.**

Du 10 au 14 octobre, au Théâtre du Hangar, Théâtre des 13 vents, Montpellier. Tél. : 04-67-54-62-08. Du 19 au 28 octobre (sauf dim. et lun.), au Théâtre Garonne, à Toulouse. Tél. : 05-62-48-56-56.

EXCERPT FROM REVIEW: *LIBERATION*, DECEMBER 5, 2001

*Theater: "La Fin de l'amour" [the End of Love], a ferocious soliloquy.*

*[Author CHRISTINE] ANGOT FINDS HER ALTER EGO IN [DOMINIQUE] FROT*

"... It takes a great amount of empathy to hold on to this hiccup-y soliloquy, this intense admixture of pain, ferocity and humor, and even a few drops of tenderness...

"...*Dominique Frot incarnates this role from the tips of her toes to the ends of her hair...* [She] pulverizes all those who approach her...

"...[Frot] delivers part of her monologue sitting on a stationary bike while attacking [Bach's] Goldberg Variations on a keyboard like an authentic virtuoso...

"...Master of her own career, alumna of the greatest directors (Claude Régy, Luc Bondy, Bob Wilson, and Thomas Ostermeier [director of Berlin's Schaubühne], among others), and a recognized teacher as well, Dominique Frot finds here a part cut to her exact qualities."

- Alain Dreyfus

Excerpt from Review in: *LIBERATION*, October 23, 2000

***Theater: "La Fin de l'amour" [the End of Love], a ferocious soliloquy.***

"The tension was palpable... Yet she held on, fueled by this strange and intense admixture of pain, ferocity and humor, and even a few drops of tenderness. You have to be partly insane to carry this role, which obeys no limitations of restraint or 'decency'.... [Yet] ***Dominique Frot incarnates this part in her flesh.***"

- Alain Dreyfus

Excerpt from review of LA FIN DE L'AMOUR from front page of *Le Figaro's*  
FIGARO SCOPE

“They had to meet, those two: Christine Angot [the playwright] and **Dominique Frot** seem like Siamese twins. Angot’s wound becomes Dominique’s. And it’s pretty extraordinary.

*“Dominique Frot is an astonishing actress. As she ages, she is less and less a prisoner of that distinctively raw voice of hers, so amazingly out of place in her frail, waif-like body. Thus she can more easily reveal a thousand different facets. And she doesn’t deprive herself. She laughs, she cries, she shakes, she gets carried away—and she carries us away. This project, transcended through the sheer genius of the actress, is no longer simply a personal adventure. One leaves the theater shaken.”*

- Jean-Luc Jeener

Excerpt from review of LA FIN DE L'AMOUR, by Brigitte Salino

***[AN ACTRESS] BEYOND THE MIRROR***

“Sometimes a night at the theater becomes a true experience. When it's no longer about a play being performed, but rather a life being displayed. That's the case, right now, with... **Dominique Frot** performing in *La Fin de l'amour*, by Christine Angot....”

- Brigitte Salino